

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THEATRE—BEAUX-ARTS

VOL. 4

MONTREAL, 6 JUIN 1896

No. 88

SOMMAIRE

Mgr Laflèche et le Libéralisme ! Anathème et Excommunication ! L'anarchie catholique, *Pierre Lerouge* — Le Ministre-Fantôme, *Electeur* — Le grand art *Rieur* — Le malheur des uns et le bonheur des autres, *Contribuable* — "Nihil nove sub soli," *Chercheur* — Simple question, *Studens* — Le diable au corps, *Zouave* — L'éducation dans la Province de Québec, *Magister* — Quoi ? *Lex* — La Vraie, *Pauper* — Après une lecture de *Rome*, *François Coppée* — Feuilleton : *Rome*, (*Suite*) *Emile Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL,

Boîte 2184,

Montréal

M^{gr} LAFLÈCHE

ET

LE LIBÉRALISME !

Anathème et Excommunication

L'ANARCHIE CATHOLIQUE

"Celui-là, c'est Mgr Laflèche, évêque
 "actuel de Trois-Rivières, dont l'omnipotence s'étend sur la ville, et bien loin
 "aux alentours, comme un manteau de
 "plomb. Regardez-moi cette ligne de front
 "se plissant en un pli vertical ; ces sour-
 "cils embroussaillés, couvrant des yeux
 "hardis et francs, à la prunelle d'un éclat
 "froid de métal ; puis cette bouche, serrée

" à la commissure des lèvres en une volonté
 " implacable. Vous en concluez instincti-
 " vement, n'est-ce pas, que vous êtes en
 " présence de quelqu'un ? et vous ne vous
 " trompez pas. C'est un violent, un opiniâ-
 " tre, mais c'est aussi un fort et un puis-
 " sant. Ancien missionnaire, et ennemi
 " des demi-mesures, il nous rudoie et mal-
 " mène tous ici, comme jadis ses sauvages,
 " et l'on sent que, s'il eût vécu au temps
 " de l'Inquisition, il eût ordonné le bûcher,
 " pour sauver un principe, avec la même
 " tranquillité d'âme qu'il apporte à entre-
 " prendre la lecture quotidienne de son
 " bréviaire."

Voilà dans quels termes s'exprimait un
 faux Paul Bourget, dans ces *Sensations de
 Nouvelle-France*, qui ont causé, il y a quel-
 que temps, de l'émoi par l'audace des traits
 locaux et le toupet de l'auteur.

Il est difficile de mieux dépeindre le
 vieil irréconciliable, l'ennemi implacable
 de toute idée libérale, qui vient de lancer
 du haut de la chaire l'anathème et l'ex-
 communication sur toute la phalange in-
 telligente et vibrante, qui cherche à faire
 naître dans le peuple la conscience de ses
 droits et de ses devoirs ; à lui donner une
 existence et un sens politiques ; à l'arra-
 cher à l'oppression séculaire qui écrase
 son intelligence et asservit ses forces pro-
 ductrices.

Ce farouche liberticide a profité de la
 question des écoles du Manitoba pour en-
 tamer à nouveau l'ancienne lutte dans la-
 quelle il a déjà vu briser en deux sa crosse
 et trancher par la moitié sa mitre épisco-
 pale.

Mais rien n'arrête son pied qui s'agite
 déjà sur la tombe, et, d'un dernier effort
 vacillant, il tente encore de jeter au vent

les idées et les formules libérales : vaines
 tentatives !

La liberté a pris racine dans le cœur du
 peuple, et l'impuissance de ce lutteur d'un
 autre siècle se traduit par une recrudescence
 d'amour libertaire dans l'âme de
 la nation.

On l'adore plus, la sainte liberté, de la
 sentir tant haïe par ces hommes qui n'ont
 jamais rien aimé ; leur haine sanctifie tout
 ce qu'elle touche ; leur bave blanchit tout
 ce qu'elle croit souiller.

Ah ! le moment était bien choisi pour
 lancer ce cri de rancœur contre le libéra-
 lisme ; l'occasion était bien opportune d'a-
 dopter comme cri de guerre : soumission
 servile à l'Eglise, lorsque l'Eglise est obli-
 gée de demander humblement au pouvoir
 l'appui de ses lois pour obtenir le rétablis-
 sement de ses privilèges, que tous ses canons
 sont impuissants à lui conserver.

Ils sont donc d'un autre âge, ces hom-
 mes d'église qui viennent, la menace aux
 lèvres, demander des faveurs !

Ou bien, la défaillance de leur pouvoir,
 l'inanité de leurs objurgations et de leurs
 menaces, le rappel à l'ordre constant du
 pouvoir qu'ils méprisent, les affolent-ils au
 point de leur faire montrer au peuple que
 leur fin est proche, et que le règne de la
 liberté doit être suivi de celui de l'égalité.

Enfin, puisque de Trois-Rivières, le cen-
 tre du catholicisme, le point de concentra-
 tion entre Québec, le pouvoir, et Montréal,
 l'action, est sorti le Verbe ; puisque de
 Trois-Rivières nous tenons l'expression de
 l'idéocentrale du clergé catholique sur notre
 mouvement et notre état social, il est de
 notre devoir d'étudier ce fameux sermon
 qui, nous l'espérons, va remettre un peu de
 courage au cœur des vieux libéraux assou-
 pis derrière quelques cajoleries de sacris-
 tie, ou quelque bombance d'évêché.

Mgr Lafèche, le Verbe, prend pour texte de son manifeste le passage suivant de l'épître de St-Paul à St-Thimothée, ch. iv :

" Prêche la parole, insiste en temps et hors de temps, reprends, censure et exhorte avec toute sorte de douceur et en instruisant.

" Car il viendra un temps que les hommes ne souffriront point la saine doctrine... "

L'évêque de Trois-Rivières n'a pas été plus loin dans sa citation de St-Paul, car elle était scabreuse et eût dévoilé une des inquiétudes constantes qui animent ces asservisseurs de peuples et ces contempteurs de toute liberté.

Voici, en effet, ce que dit le clairvoyant apôtre à la suite du paragraphe cité :

"mais qu'ayant une démangeaison d'entendre des choses agréables, ils s'assembleront des docteurs suivant leurs propres désirs."

Oni, la voilà bien, la crainte anti-libérale qu'exprimait St-Paul, et que n'ose pas exprimer le prélat de Trois-Rivières :

Tenez toujours le peuple sous le joug, de peur qu'il obéisse à ses propres aspirations !

N'est-ce pas là le fonds de l'école anti-libérale que nous avons à combattre ?

On voit qu'elle n'a pas même le courage d'arborer franchement ses couleurs, et qu'elle tronque même la parole sainte.

Nous n'entendons pas réfuter ici le hors d'œuvre de Mgr Lafèche sur l'éducation ; c'est le ramassis vieillot et pauvrement exposé des doctrines ultramontaines, qui nient à l'Etat tout droit d'intervention directe dans l'éducation.

Le sophisme de cette négation est tellement clair qu'il faut vivre entombé à Trois-

Rivières pour s'en tenir à une rengaine pareille.

Le père a le droit primordial de conduire à sa guise l'éducation de son enfant.

Dans notre organisation sociale, le père, électeur et contribuable, constitue l'Etat et lui délègue ses pouvoirs par son vote.

Donc, l'Etat a le droit primordial sur l'éducation des enfants.

Lorsque nous disons ici l'Etat, qu'on nous entende bien ; nous prétendons distinguer entre l'Etat et le gouvernement : l'Etat est la société organisée et vivante ; l'unité et le contrôle de l'éducation entre ses mains doivent être absolus, c'est le brevet d'existence d'une nation.

Ce point brièvement relevé, arrivons aux deux propositions émises par des représentants libéraux, qui ont réveillé dans son antre le cerbère du castorisme, et provoqué l'ébranlement qui s'est communiqué sur les deux rives du St-Laurent, d'un bout à l'autre de la Province de Québec.

Ces deux propositions, les voici :

PREMIERE PROPOSITION

L'hon. M. Laurier a dit en chambre : " Tant que j'occuperai un siège en cette chambre, tant que j'occuperai le poste que j'occupe, chaque fois qu'il sera de mon devoir de prendre une position quelconque, cette position je la prendrai, non pas au point de vue du catholicisme, non pas au point de vue du protestantisme, mais je la prendrai pour des motifs qui peuvent s'adresser aux consciences de tous les hommes, indépendamment de leur foi ; pour des motifs qui peuvent animer tous les hommes aimant la justice, la liberté et la tolérance."

DEUXIEME PROPOSITION

On pose la question suivante à un député libéral :

" Si Mgr Langevin se déclare entièrement satisfait du bill et demande qu'il passe, l'honorable député y sera-t-il favorable, lui ? "

A quoi le député interpellé répond :

"La réponse que j'ai à donner est celle-ci : Mgr Langevin a parfaitement le droit d'être satisfait du bill sous son aspect religieux ; mais moi, comme Canadien-français, j'ai le droit de différer d'opinion avec lui quand il s'agit de discuter le côté national et constitutionnel de la question. Il n'appartient pas à Mgr Langevin de me dicter ses vues et de me dire ce que j'ai à faire sous l'aspect national, politique et constitutionnel du bill."

Pour compléter les documents de Mgr Lafèche, nous avons le plaisir de lui signaler une troisième proposition, analogue aux premières, émise à Lindsay, Ont., par un bon catholique, M. McHugh, candidat libéral pour South-Victoria contre le major Sam Hughes :

TROISIEME PROPOSITION

"Je prends pour guide l'Eglise catholique dans tout ce qui touche aux dogmes de la foi et aux matières spirituelles ; mais je n'ai d'excuse à demander à personne pour dire que je ne vais pas plus loin, et que, si un prince étranger ou un prélat voulait mettre la main sur mon pays ou sur ma liberté politique, je me révolterais. Je n'accuse ici personne, mais si un prélat, quel qu'il fût, à quelque pays ou à quelque Eglise qu'il appartint, voulait intervenir dans ma liberté politique, je considérerais cette intervention comme une insulte, et, si c'était nécessaire, pour combattre cette influence, je mettrais l'épée à la main, comme l'a fait mon grand-père dans le temps, et je lutterais pour le drapeau anglais avec tout le dévouement qu'il a montré sur les champs de bataille de l'Espagne."

Evidemment, tout esprit libéral comprend et apprécie le poids de ces trois propositions, entièrement respectueuses du dogme catholique, conformes aux dictées de la conscience et du devoir religieux, mais revendiquant aussi, fièrement, les droits de l'être créé par Dieu, libre et maître de l'exercice de ses facultés pour le bien commun.

Mais Mgr Lafèche ne le comprend pas ainsi, et c'est d'un grand cri de : *A quatt'*

pattes ! qu'il accueille ces paroles toutes de fraternité, de concorde et de justice.

Voyez ce qu'il dit :

A la première proposition, il répond :

"Selon eux, les lois divines doivent régler la vie et la conduite des particuliers, mais non celle des Etats ; il est permis dans les choses publiques de s'écarter des ordres de Dieu et de légiférer sans en tenir compte : d'où nait cette conséquence pernicieuse de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

"Faire de l'homme deux hommes, l'un catholique dans la vie privée, l'autre libéral dans la vie publique, c'est une erreur, une erreur monstrueuse et des plus désastreuses."

A la deuxième proposition, il répond :

"Voilà l'Eglise hors de question dans une affaire où sont en jeu les droits même de la conscience. Voici un député qui se dresse en face des évêques et leur dit carrément : Vous dites que le bill est acceptable, moi je dis que non. Qui croire ? Qui a juridiction ici pour parler d'Eglise, c'est-à-dire la hiérarchie. M. le député dit que c'est lui. Eh bien, c'est du libéralisme tout pur, de ce libéralisme qui, sous prétexte qu'une question religieuse touche à la politique par certains côtés, défend à l'autorité religieuse d'intervenir."

Et voici la condamnation :

L'Eglise ayant reçu de Dieu la mission et l'ordre d'apprendre à tous les hommes sans exception à accomplir en toutes choses les volontés divines, les souverains, les hommes d'état, les députés, les gouvernements, les magistrats et, en général, tous ceux qui conduisent les autres, ont pour devoir, et pour premier devoir, de conformer leurs pensées et leurs volontés aux enseignements de l'Eglise dans l'exercice de leur autorité. Sans cela, ils cessent d'être catholiques, au moins par un côté.

"Voilà la doctrine catholique, et voici l'avertissement qu'en conscience je me crois tenu de vous donner : Dans les circonstances, un catholique ne saurait, sous peine de pécher en matière grave, voter pour le chef du parti qui a formulé aussi public mont une pareille erreur, et les partisans qui l'appuient dans cette erreur, tant qu'ils n'auront pas désavoué publiquement cette erreur."

Voici où nous en sommes rendus au Ca-

nada, et voilà la doctrine qu'on veut nous imposer : Souverains, députés, magistrats, obligés de conformer leurs *pensées* et leurs *volontés*, dans l'exercice de leur autorité, aux dictées des évêques et du clergé !

Car il ne faut pas ergoter sur le terme : "se conformer aux enseignements de l'Eglise." L'évêque Lafèche dit parfaitement dans son sermon : "l'Eglise parle, agit et combat par son clergé."

Ainsi, il n'y a pas à s'y tromper sur les intentions de Mgr Lafèche, qui ne tendent rien moins qu'à substituer aux pouvoirs existants l'autorité unique du clergé.

Eh bien ! nous prétendons, sans être théologiens de la force des fendeurs de cheveux du diocèse de Trois-Rivières, que les prétentions de Mgr Lafèche sont contraires aux autorités mêmes qu'il invoque, et, si nous nous reportons plus loin, dans son épître aux Romains où il donne aux Juifs des conseils de soumission à l'autorité, St-Paul ne dit-il pas :

"Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures, car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et les puissances qui subsistent ont été établies de Dieu. C'est pourquoi celui qui s'oppose à la puissance s'oppose à l'ordre que Dieu a établi, et ceux qui s'y opposent attireront la condamnation sur eux-mêmes." — St-Paul, Romains, xiii, 1.

Mais qu'importent les Saintes-Ecritures à ces ambitions de pouvoir écloses dans les champignonnières du cloître ?

Le rêve de la toute-puissance terrestre qui hante et qui ronge ces cerveaux, obscurcit toute intelligence et tout esprit de justice.

Le pouvoir spirituel ne leur suffit-il onc pas ?

L'argent n'apaise-t-il pas leurs passions jalouses ?

La vengeance contre les adversaires n'est-elle pas un baume suffisant pour l'amertume de leurs cœurs ?

Non, il leur faut le sceptre des Césars !

Voit-on les affaires publiques du Canada conduites par un triumvirat Taschereau-Fabre-Lafèche !

Mais ce n'est là que le côté grotesque de ce monstrueux manifeste, qui peut avoir pour notre pays les conséquences les plus désastreuses.

Nous avons eu longtemps à défendre les catholiques de l'accusation qu'ils avaient à subir d'être déloyaux à la Reine et serviteurs du Pape avant tout.

Mgr Lafèche vient de proclamer cette croyance un article de foi.

Nous avons nié qu'il existât un vote catholique solide (*solid catholic vote*).

Mgr Lafèche vient de proclamer que l'union du vote catholique était un article de foi.

Et veut-on savoir le premier résultat de cette proclamation ; le premier avachissement devant cette prétention souveraine ? Nous en avons le spécimen dans le compte-rendu de l'assemblée de St-Raphael comté de Bellechasse, où le sénateur Landry a fait la déclaration suivante :

"Je suis ici pour représenter officiellement l'hon. M. Angers, et je dois dire que je suis autorisé à déclarer que Sir Chas. Tupper est prêt à accepter et à signer une résolution, quelle qu'elle soit, (any resolution) passée à l'unanimité par l'épiscopat, pour décider la façon de régler la question des Ecoles du Manitoba."

Quelle carmagnole a dû danser Mgr Lafèche en lisant cela !

A quatt' pattes, les ministres !

A quatt' pattes, les députés !

Et demain :

A quatt' pattes, la Reine !

Et ensuite :

A nous, la caisse !

L'honorable W. Laurier, lui, a refusé de signer ce document ; il a refusé de violer son serment de législateur et d'engager un mandat qui appartient au peuple ; il a promis de peser la cause en son âme et conscience, et de rendre à tous justice et équité,

Le lendemain, le *Courrier de Charlevoix*, organe d'un évêque, inondait le pays de circulaires ainsi conçues :

Qui a abjuré sa foi et sa religion ?

Wilfrid Laurier.

Qui a nié aux évêques le droit de direction en matières de conscience ?

Wilfrid Laurier.

Qui est venu dans un comté proférer d'audacieux mensonges et dire que si le gouvernement présentait un bill réparateur, il voterait pour ce bill ?

Wilfrid Laurier.

Quel est le chef politique des loges orangistes et maçonniques, qui jurent de ne jamais accorder une faveur à un catholique ?

Wilfrid Laurier.

Qui va entendre les saints offices le dimanche dans des églises protestantes ?

Wilfrid Laurier.

Qui aspire au pouvoir de toute l'anxiété de son âme, et, pour y arriver, a trahi ses coreligionnaires ?

Wilfrid Laurier.

Que de hontes commises au nom du Dieu de paix, de concorde et de justice !

Voyons, va-t-on au moins balayer tout cela cette fois-ci ?

PIERRE LEROUGE.

RESULTATS ADMIRABLES

" Les résultats sont admirables, écrivait ces jours derniers un de nos éminents médecins, le BAUME RHUMAL que je prescris continuellement me donne satisfaction complète." Dans tous les cas de rhumes, toux, grippe, bronchite, et autres affections de la gorge et des poumons, le BAUME RHUMAL est le plus puissant des spécifiques 25c. partout.

Le Ministre-Fantôme

Parmi les curiosités phénoménales qu'a collectionnées Sir Charles Tupper pour constituer un groupe français dans son cabinet, aucune n'atteint certainement la hauteur de notre ministre des travaux publics, l'hon. Alph. Desjardins.

Tandis qu'il parlait l'autre jour au Côtéau St. Louis et répandait sur la foule les ondes larmoyantes de son débit somnolent, un assistant s'écria :

C'est ça, un ministre !

Le fait est, avouons-le, qu'il n'a pas l'air ministre.

Quand il n'était que maire, il n'avait pas l'air maire.

Quand il était sénateur, il n'avait pas l'air sénateur.

Il n'a pas d'air, cet homme, tant il est terne, effacé, flou ! Pas un trait caractéristique pas une marque indicative, rien !

La personnalité de M. Desjardins est une page blanche, un paravent vierge sur lequel on peut tout inscrire, tout tracer.

Vous avez vu au Parc Sohmer, cet artiste qui s'installe devant un cadre recouvert d'une feuille immaculée ; il demande le nom d'un homme célèbre, Laurier, par exemple Vlan, en deux coups de fusain, il dessine le vaillant chef libéral du Canada, la foule applaudit. Il déroule son papier, une nouvelle surface plus éblouissante encore, s'étale sur le chevalet. On demande Sir Chs. Tupper. Vlan, deux traits et voilà le chef conservateur que les bleus acclament. Et le papier toujours blanc et bientôt noirci, se déroule toujours, et reçoit toutes les empreintes ; bleus, rouges, castors, radicaux, évêques, franc-maçons, moines, orangistes.

Le papier blanc c'est M. Desjardins, passant tour à tour par toutes les phases politiques et sociales, selon le gré de celui qui lui trace sa voie.

M. Desjardins a tout été, parce qu'il n'est rien.

C'était bien l'homme prédestiné à la lutte actuelle où tout se fait dans l'ombre, où les caractères marqués n'ont pas de place parce qu'il faut que rien ne ressorte sur le ton grisâtre

de la campagne. Le chef du cabinet a entamé une campagne de brouillard ; il s'agit d'étendre sur tout le Canada une nuée épaisse empêchant de discerner le mouvement des acteurs de la grande comédie conservatrice. De la Colombie Anglaise au Cap Breton une nuée de comparses brouillent journellement les cartes et mettent le trouble dans les esprits en égarant les consciences par des promesses diverses et sans consistance ; on ment à droite et à gauche, on ment au milieu ; on promet, et on nie ; on jure, et on se parjure ; on annonce, et l'on dément, pour que les ténèbres soient complètes.

Dans une fantasmagorie de ce genre M Desjardins avait son rôle tout trouvé, lui, le politicien fantôme et impalpable, le plâtre propre à toutes les empreintes, la glaise adaptée à tous les moules

Aussi, on le fait marcher, on le promène comme les feux-follets insaisissables qui s'élèvent, le soir, des cimetières et qu'on ne peut jamais étreindre.

Tout à coup, on s'arrête étonné ; au milieu d'un compte-rendu d'assemblée, on voit que M. Desjardins a parlé. On examine ; qu'a-t-il dit ? Rien.

Le lendemain, à l'autre bout de la province M. Desjardins parle ; que dit-il ? Rien.

Et ainsi de suite : vrai juif-errant de l'inanité il résout le problème d'être partout et de n'être nulle part ; de parler et de ne jamais rien dire ; d'être ministre sans le paraître ; d'être quelque chose et de n'être rien.

Voilà le représentant qu'on a choisi à notre district et c'est lui qui doit défendre nos intérêts dans le cabinet hostile d'Ottawa, si les élections tournent au profit du parti conservateur.

Nous en avons assez dit pour montrer, ce ici qu'est l'homme ou plutôt ce qu'il n'est pas.

Espérons que le sort des armes nous épargnera ce châtement. L'homme qui s'est enfui devant sa propre ombre après avoir conspiré Sir John Macdonald au Cabinet de lecture paroissial ; l'homme qui s'est sauvé devant les officiers italiens de l'*Etna* de peur de voir surgir le spectre de Garibaldi ; l'homme qui a eu assez peur des Américains pour acheter trois millions de fusils

à la nouvelle des incidents du Vénézuéla ; l'homme qui s'est sauvé de Maisonneuve devant la candidature de M. Préfontaine et qui se sauverait de Richelieu devant M. Bruneau s'il connaissait un autre trou pour se terrer, un autre nuage pour s'évanouir, cet homme-là est condamné.

Nous n'aimons pas les lâches.

ELECTEUR.

LE GRAND ART ET LA PRESSE

Il faut avouer que nos journaux réputés sérieux sont souvent bien comiques, si on les prend en détail et si l'on parcourt un peu les pages intérieures que le lecteur regarde engénéral d'une façon très superficielle, et admire seulement pour le poids du papler qu'elles représentent.

Ainsi la *Presse* nous donne dans ses colonnes de nouvelles des Canadiens des Etats-Unis—colonnes que nous recommandons aux amateurs d'une douce gaité — le compte-rendu (20 mai 1896) d'une soirée musicale que ne répudierait pas le *Canard*.

La scène se passe à New-Bedford :

"Grande soirée-concert—L'Union Ouvrière des Dames a montré, dimanche soir, sa force et sa puissance d'organisation en donnant une soirée qui restera célèbre dans nos annales.

Il y a eu cependant un petit désagrément, le chœur qu'avait organisé M. Dion pour les entr'actes n'a pas exécuté ses morceaux ; les principales parties étant allées faire un tour de pêche et n'ayant pu revenir à temps "

Voyez-vous ces amateurs qui taquinèrent le goujon tandis qu'on les attendait à la soirée-concert.

" M. J. A. Fecteau a rendu deux romances qui ont été fort goûtées."

Le public n'était pas dégoûté !

"Melle V. Ouellette a remporté le succès qui la suit toujours."

Voilà un succès fidèle, et cette demoiselle a bien fait de le remporter.

"Mme Jarry et M. C. O. Dion ont exécuté un *duo de piano* qui était aussi d'un grand mérite."

Un duo de piano !
O Chopin, OMeyerbeer !

"Quant aux actrices, bien difficile serait la tâche de dire qui a le mieux rempli son rôle, en effet chacune semblait chez elle."

Mais non, puisqu'elles étaient à la pêche !

"Ce qui a paru plaire le plus à l'auditoire, c'est une chanson comique par M. le capitaine Carrier."

Dans l'intervalle, entre les deux pièces, M. le curé a dit un bon mot en faveur des sociétés."

Voyons, il serait bon de savoir qu'est-ce qui a le *plus plu* : ed la chanson comique, du capitaine ou du bon mot de M. le Curé ?

* * *

Voici maintenant du même journal, la *Presse* (19 mai 1896) un autre événement musical important.

Il se passe à Providence, au Club Rochambeau :

"Vers huit heures, M. C. Poliquin, président du Club Rochambeau, souhaita la bienvenue aux convives et il présenta la famille Lucier, qui ouvrit la soirée par une musique entraînante."

M. Lucier est le professeur de ses quatre enfants, deux filles et deux fils. *L'une joue du piano et l'autre du cornet ; un de ses fils joue la clarinette et l'autre du violon.*"

Nous avions l'homme orchestre, voici la famille orchestre.

"M. Authier traite la question de naturalisation au point de vue de l'influence des Canadiens dans la *gouverne* du pays."

Evidemment, pour leur gouverne, les canadiens ont bien fait de l'écouter.

"Mlle Pouliot *chanta avec âme*. Elle était accompagnée du prof. Bernard au piano."

Qu'est-ce que M. Bernard accompagnait, l'âme ou Melle Pouliot ?

"Master Willie Faucher fit son apparition sur l'estrade tenant son violon *dans ses mains*, et,

accompagné par son frère, M. Henri Faucher, un des plus brillants virtuoses de l'Amérique, l'enfant *tira les sons* les plus mélodieux de son violon."

Voyons, il ne pouvait pourtant pas tenir son violon avec ses pieds, ni en tirer des torquettes de tabac !

* * *

Passons au troisième spécimen (*La Presse* 22 mai),

La scène se passe à Nashua, au Club des Montagnards, et voici le compte-rendu donné par le plus grand journal de Montréal.

Les amusements de la soirée furent des plus variés et ce ne fut qu'à 2 heures du matin que tout *se termina*, à la plus grande satisfaction de tous.

C'est ce que l'on appelle s'amuser, ça ?

"Le président, M. H. H. Larivière, appela l'assemblée à l'ordre et, après avoir exposé en quelques mots le but de la soirée il nous débita une adresse *débordant de points piquants de finesse*."

Un hérisson, quoi ?

Maintenant, voyez la gradation des artistes.

"M. le prof. Lefebvre fut ensuite *appelé à nous réjouir* par les sons harmonieux de son violon."

M. Perron *vint ensuite nous charmer*, par une excellente exécution de piano.

M. le Dr Valcour *nous amusa* ensuite en nous chantant quelques-unes de ses fameuses chansons.

M. H. Ledoux *daigna nous donner* de très intéressantes remarques sur le développement des différentes sociétés canadiennes-françaises de Nashua.

M. Boilard *nous donna* alors une excellente exhibition avec les "indian clubs."

Chacun en a pour son grade, et il ne peut y avoir de jaloux.

"Enfin, après avoir épuisé tous les *moyens propres* à passer le temps agréablement à table, on se leva après avoir bu à la santé du club Les Montagnards."

Zuse un peu s'ils avaient employé les moyens sales !

Et c'est un journal qui a 50,000 de circulation qui publie des inepties pareilles.

On s'étonne après cela que la population soit abétie !

RIEUR.

Le Malheur des Uns

ET

Le Bonheur des Autres.

En musique, deux noires font une blanche, mais en musique seulement.

Dans la vie usuelle, on dit, en anglais, que : "*two wrongs cannot make a right*, et en français : le malheur des uns ne fait pas le bonheur des autres.

Le conflit soulevé à propos du prélèvement des taxes sur les protestants compris dans la municipalité scolaire de St Grégoire-le-Thaumaturge — quel fichu nom ! — en est la preuve.

On sait que les propriétaires protestants de la municipalité de St-Jean-Baptiste, depuis des années, payaient leurs taxes scolaires, par acte volontaire, aux commissaires d'écoles protestants de Montréal.

Depuis, les catholiques ont constitué une municipalité scolaire sous le vocable de St-Grégoire-le-Thaumaturge — quel fichu nom ! Les limites de cette localité englobent naturellement un certain nombre de protestants qui n'ont pas bougé lors de la formation se croyant couverts par l'autorisation législative générale qui leur avait été donnée de payer leurs taxes aux commissaires protestants de Montréal.

Mais les commissaires d'écoles de St-Grégoire-le-Thaumaturge — quel fichu nom ! — sont tous catholiques et exigent des protestants trois ans de taxes.

Les protestants se trouveraient ainsi payer des taxes aux deux caisses à la fois.

Naturellement, ils protestent, et l'affaire est actuellement soumise aux tribunaux.

Nous ne discuterons pas l'aspect légal de la question ; mais il y a une question de faits qui est du domaine public et que nous voulons relever.

M. Lamothe est l'avocat des commissaires d'écoles de St Grégoire-le... fichu nom ! et admet que les protestants vont être appelés à payer des taxes pour une école dont ils ne se servent pas, après avoir déjà payé leurs taxes scolaires.

" Mais, dit-il, ont-ils le droit de se plaindre, lorsque, dans la municipalité voisine — celle de Verdun — les Sœurs de la Congrégation payent \$300 de taxes aux écoles protestantes ? "

Nous ne voyons pas en quoi cette deuxième injustice peut pallier la première.

Cela fait deux injustices au lieu d'une, voilà tout.

Notre avis est qu'il est aussi injuste de faire payer aux contribuables protestants de St-Jean-Baptiste la taxe pour les écoles catholiques de St-Grégoire-le... , que de faire payer aux Sœurs de la Congrégation la taxe pour les écoles protestantes de Verdun.

Cette question d'équité est, en somme, le fond de la difficulté du Manitoba, et le fait que pareil déni de justice à l'égard des deux parties peut exister dans notre province, indique qu'on nous la baille belle en demandant pour le Manitoba le traitement même dont ces parties jouissent réciproquement dans Québec.

C'est toujours la vieille formule de gascons dont nous sommes si prodigues : tout est beau, tout va bien chez nous... en dessus.

Notre éducation est de premier ordre, notre jeunesse éclipe celle de tous les pays, nos collèges font l'admiration du monde entier, nos lois sont des modèles de sagesse. On rabâche cela à toutes les fêtes de la St-Jean-Baptiste, le verre à la main et le ventre plein ; mais lorsqu'on va au fond des choses, on voit où le bât blesse.

Eh bien, il nous blesse ici.

L'affaire de St-Grégoire-*what's-his-name* et celle de Verdun montrent le défaut de la loi, défaut auquel il a été obvié dans Ontario, où personne ne peut être inscrit sur le rôle de cotisation scolaire sans avoir, *personnellement*, indiqué à quel fonds, catholique ou protestant, il veut que sa taxe soit attribuée.

De cette façon, pas de surprise possible, pas de coup praticable pour enrucher les protestants ou les catholiques.

Un amendement dans ce sens à notre loi scolaire s'impose sans retard.

CONTRIBUABLE.

NIHIL SUB SOLE NOVI

Nous parlions l'autre jour des créateurs de pélerinages, des propagateurs de visions et des placiers en guérisons et nous faisons remarquer avec quelles précautions excessives le clergé haut et bas évite en France de se prononcer et se tient à l'écart de crainte d'impostures ou d'échec.

Cette attitude réservée contraste fort avec la propagande tintamaresque de nos exploiters de la grotte de Lourdes, mais elle concorde très bien avec la sagesse un peu brusque, même, des religieux qui en l'an *mille*, paraît-il, eurent à faire à une foule de farceurs ou d'imbéciles qui durent être guéris ou chassés par une foule encore plus considérable d'exorcistes, de saints, d'appelés, de vocates, etc.

Le fameux livre du Dr. Bataille sur *Le Diable au XIXe Siècle*, qui est vraiment une mine, nous renseigne sur la façon dont un chef de communauté se débarrassa d'un vénérable qui attirait chez lui tous les pouilleux des environs sous prétexte de faire des miracles.

Comme le Dr. Bataille a l'imprimatur de M. Tardivel, nous pouvons le citer sans crainte.

Il s'agit de St Paul de Labre qui fut d'abord ermite et habitait, paraît-il, une montagne de Grèce où il fonda avec quelques autres religieux un monastère appelé "la lauré de Labre."

St. Paul faisait la cuisine pour ses compagnons ; quant à lui, dit le Dr. Bataille, "il ne se nourrissait qu'avec de l'huile de lampe et encore prenait-il la plus mauvaise huile, celle qui restait au fond des récipients, encrassée et mêlée aux bouts de mèches brûlées."

"Tant de sainteté, dit l'auteur, - nous eussions dit tant de saleté, - valut à Paul le don des miracles....."

"Il mourut le 15 décembre 1826.

"Un des moines du mont de Labre, rapporte Fleury (livre 55), ayant été délivré à son tombeau du démon qui le possédait, Siméon (suc-

cesseur de Paul à la direction de la communauté) indigné du tumulte qu'il avait causé dans l'église, s'approcha du tombeau du saint et lui dit, comme s'il eût été vivant : "Est-ce donc là votre aversion pour la gloire humaine ? Est-ce là votre amour pour la solitude et la tranquillité ? Vous allez nous jeter dans des troubles infinis. Ce lieu sera bientôt rempli d'hommes de femmes et d'enfants ; et, quelle liberté après cela, quel repos aurons-nous ? Si vous prétendez nous troubler ainsi par vos miracles, faites-nous le savoir promptement. Nous vous descendrons de la montagne, et nous vous laisserons en bas faire ce qu'il vous plaira."

"Depuis cette remontrance, le saint ne guérit plus en public aucun possédé" (pages 815 816.)

Ainsi, rien de nouveau sous le soleil !

Le propriétaire de Melle Couesdon n'a rien trouvé de nouveau en faisant expulser par ministère d'huissier l'Ange Gabriel de son immeuble de la rue du Paradis afin d'éviter l'encombrement et l'usure des escaliers.

Au dixième siècle de notre ère, le supérieur du monastère de Labre menaçait St Paul de l'envoyer descendre au bas de la montagne s'il se mêlait de faire des miracles qui gênent la circulation et provoquent des rassemblements.

L'histoire se répète.

CHERCHEUR.

SIMPLE QUESTION

La chose vous est arrivée cent fois :

Vous vous adressez à un canadien-français, un marchand de gros, par exemple ; vous lui demandez une lettre d'introduction ou de créance auprès d'un autre canadien-français ; il prend son papier, et de suite vous dit :

— Cela vous est égal que j'écrive en anglais, n'est-ce pas ? Ça m'est plus facile.

Pourtant, cet homme a fait ses classes ; il est d'origine française ; il vit dans le milieu français.

Pourquoi est-il plus sûr de lui en anglais qu'en français pour une lettre ?

Parce que l'anglais, il l'a appris lui-même.

Et que les français, ce sont des ignares qui le lui ont enseigné.

Qu'on nie l'utilité des réformes!

L'enseignement donné dans les collèges classiques est pire que pas d'enseignement du tout.

Livrés à eux-mêmes, nos jeunes gens apprendraient mieux que soumis à la direction éducationnelle de professeurs sans certificat, sans connaissances, sans vie et sans esprit.

STUDENS.

LE DIABLE AU CORPS

En voyant le jeune archevêque de St-Boniface, Mgr Langevin, se démener comme il le fait en ce moment, et changer sa houlette pastorale en arme de hasting, nous pensons au mot célèbre de M. Guizot à Louis-Philippe au sujet du célèbre Mgr Parisis.

L'évêché de Langres donnait énormément de tablature au gouvernement du roi : suppliques, pétitions, prônes, sermons, l'évêque employait tout pour enrayer l'action ministérielle, au grand ennui de Louis-Philippe.

Le roi manda un jour son ministre et lui dit : " M. Guizot, je vous serais fort obligé de me débarrasser de l'évêque de Langres et de le remplacer par un homme plus conciliant."

M. Guizot présenta un jour, à l'approbation du roi, le nom d'un jeune abbé, fils de paysans, grassouillet, doux, mais ambitieux, ami du gouvernement et tout à fait concordataire, devant faire un évêque selon le cœur de Sa Majesté.

Louis-Philippe approuva la nomination, qui fut proposée et acceptée par Rome. Huit jours après, l'abbé Parisis était sacré évêque.

En effet, tout fut changé au palais épiscopal et à la cathédrale de Langres. Les suppliques respectueuses de l'ancien évêque devinrent des lettres menaçantes, ses sermons anodins de véritables *philippiques*, ses prônes un peu frondeurs de véritables dénonciations emportées, soulevant les esprits contre le gouvernement et le concordat ; enfin, la guerre qui couvait sous l'ancien évêque éclata violente, terrible, au grand jour : Mgr Parisis avait fondé l'ultramontanisme en France.

Le roi Louis-Philippe n'en dormait plus ; enfin énervé, mécontent, il fit mander son ministre et lui dit :

— " Ah ! ça, M. Guizot, je vous avais prié de changer l'ancien évêque de Langres pour un homme doux et sociable ; sur votre recommandation, j'ai nommé un jeune professeur qui devait ramener la paix dans son diocèse ; mais, grands dieux ! qu'avez-vous fait ? L'évêque que vous m'avez recommandé est cent fois pire que le premier. Il est sorti de son diocèse et est en train de parcourir la France en prêchant une nouvelle doctrine. Il cherche à détruire l'Eglise de France."

— " Sire, répondit M. Guizot, croyez à tous mes regrets. Je reconnais m'être trompé. Mais, que Votre Majesté ne me parle plus de ces abbés joufflus, à figure de poupons. Ces gens-là n'ont pas plus tôt reçu l'esprit saint qu'ils ont le diable au corps." (Hist.)

ZOUAVE.

L'éducation dans la province de Québec

La province de Québec s'agite actuellement à propos des écoles du Manitoba.

Est-ce que nous ne ferions pas mieux de nous occuper un peu de ce qui se passe chez nous et de voir dans notre propre marmite comment bout notre soupe.

Les derniers renseignements obtenus sont bien tristes, pris isolément ; ils sont lamentables, si l'on compare.

D'après les derniers rapports, il y a dans Québec 5,935 écoles.

Le nombre des élèves inscrits est de 295,411 ; 229,859 élèves en moyenne fréquentent les écoles.

Les éducationnistes fixent à 25 pour cent la proportion de population qui doit suivre les écoles.

Dans Québec, nous arrivons à peine à 19 pour cent et le montant de l'octroi législatif destiné aux écoles est de \$100,000 seulement.

Dans Ontario, le gouvernement fait voter \$300,000 pour les écoles. Le montant total qu'on dépense dans la province d'Ontario est de

\$5,000,000 ; la valeur de la propriété scolaire est de plus de \$12,000,000.

Mais, c'est surtout dans la qualité de l'éducation donnée et dans l'état du professorat que l'on peut se désoler de l'état arriéré de notre province.

Dans Québec 11 pour cent seulement des professeurs laïques sont munis de certificats de l'École normale.

Quant aux professeurs ecclésiastiques, ils ne sont soumis à aucun examen du Conseil de l'Instruction Publique, en dépit des efforts tentés par la portion laïque du conseil. Ils possèdent des certificats de complaisance décernés par un groupe ecclésiastique amical et tout puissant, mais qui n'offre au public aucune garantie.

Bien plus, 15 pour cent des instituteurs laïques n'ont aucune espèce de diplôme et n'enseignent pas en moyenne plus d'une année, parce qu'ils crèvent de faim.

La moyenne du salaire annuel, en dehors des ecclésiastiques qui font bonne chère, est de \$142.65 par an.

Chose lamentable, honteuse, humiliante : il existe plus de 700 instituteurs qui ne gagnent pas en moyenne plus de \$77 par année.

Et c'est ce régime de famine qu'on veut installer au Manitoba.

C'est bien la peine.

Dans Ontario, le nombre des élèves suivant les écoles est de 488,208 ; 86 pour cent des professeurs ont des diplômes d'école normale et tous ont un diplôme quelconque ; le salaire moyen des instituteurs est de \$269 et leur moyenne de temps de service est de 4 ans et demi.

On voit que Québec ferait bien mieux de s'occuper de ses propres écoles que de celles du Manitoba et de veiller à la morale de sa population catholique avant de tant redouter l'influence de l'école publique.

Signalons un incident que nous lisons dans le *St. Laurent*, journal publié à la Baie, St. Paul.

A "l'Anse-au-Persil," une nuit de la semaine dernière, deux individus, jeunes gens de Cacouna, sous l'influence de la boisson, paraît-il, ont pénétré avec effraction dans l'école et ont mis en pièces tout ce qui leur est tombé sous la main. Ils ont déchiré les cartes géographiques, les

livres et les cahiers de classe, cassé une douzaine de vitres, brisé les tables et pupitres, mis l'horloge en pièces, et enfin, ils n'ont rien épargné.

Voilà les produits de notre éducation morale, scolaire et religieuse.

Ils sont propres.

MAGISTER.

LA VRAIE

Notre collaborateur *Simplex* parlait l'autre jour de la charité telle que comprise par St. Paul et appliquée par l'abbé Auclair, le plus grand financier ecclésiastique du diocèse.

Il y a loin de l'application au principe ; et encore est-elle bien cérémonieuse, la charité suivant St. Paul, bien alambiquée.

Ma foi, nous aimons mieux la voir plus spontanée et moins méditée.

Tenez, voulez-vous un exemple de vraie charité, partant du cœur, le voici :

Cela se passe aux Etats-Unis, cette contrée qu'on se plaît à décrire dans nos cercles religieux comme le foyer de la perversion.

Jugez en :

Un chien enragé parcourait l'autre jour les rues de Jersey City et dans Union Hill, il mordit douze femmes et un enfant.

Aussitôt, les blessés sont transportés à New-York, à l'Institut Pasteur entretenu par la Cité sous la direction du Dr Gribier.

L'accident était survenu le vendredi ; le samedi, les treize blessés subissaient les premiers soins et recevaient la première injection, puis revenaient à Jersey City.

Mais il y avait une difficulté : le traitement dure quinze jours et coûte \$150 par personne.

Les pauvres victimes n'avaient pas le sou, tous des pauvres gens, qui allait payer cela ?

Un brave homme, le général W. C. Hoppenheimer, ancien contrôleur d'état de l'Etat de New-Jersey et président de la People's Safe Deposit Coy. de Jersey Heights, apprend la chose et se rend le dimanche chez les malheureux blessés :

— Ecoutez, leur dit-il, soignez-vous et ne craignez rien ; vous n'avez pas d'argent pour payer l'Institut, que cela ne vous gêne pas. Au nom de la People's Safe Deposit Coy je vais vous prêter à tous ce qu'il vous faut pour vous guérir et vous nous rendrez l'argent quand vous pourrez.

Le lendemain, lundi, le général était à la Banque de Hoboken d'où il venait de retirer \$1950 et il remettait à chacun l'argent nécessaire pour son traitement.

Eh bien ne trouvez-vous pas cela exquis de bonhomie et de charité ?

Voilà un cœur qui parle, le cœur d'un honnête homme.

Supposez que dans le Faubourg-Québec, treize petits canadiens soient mordus par un chien enragé, et viennent demander à emprunter, au millionnaire Séminaire, une somme de \$1950 pour aller se faire guérir à New-York, comment pensez-vous qu'ils seraient reçus ?

A coups de bottes et à coups de balais, n'est-ce pas ?

Et cependant, au Séminaire, ils sont payés pour faire la charité !

PAUPER.

QUOI ?

La législature de Québec a passé une loi contenant les articles suivants :

" 3406 — Aucune inhumation ne doit être faite ailleurs que dans un cimetière légalement établi, sauf les cas auxquels il est autrement pourvu par la loi.

" 3404 — Aucune inhumation n'a lieu dans une église ou chapelle servant aux exercices du culte, sans une autorisation spéciale accordée par l'autorité ecclésiastique supérieure ou diocésaine "

" 2 — Dans le cas où cette permission est accordée, le cadavre doit être mis dans un cercueil contenant au moins cinq livres de chlorure de chaux ou de chaux vive, et ce cercueil doit être déposé dans une fosse et reconvert d'au moins quatre pieds de terre, ou renfermé dans un ouvrage en maçonnerie d'au moins dix-huit pouces d'épaisseur, si cet ouvrage est en pierre, ou d'au

moins vingt pouces d'épaisseur si cet ouvrage est en brique, la pierre ou la brique étant bien noyées dans le ciment. "

Le *Witness* a fait à cet égard les remarques suivantes que la *Presse* appelle " exhaler sa haine contre le clergé catholique et les religieuses. "

" Il serait intéressant, de savoir en quoi la poussière sacrée des prêtres et des nonnes est moins insalubre que la poussière profane des laïques. On nous a dit souvent, même du patriarche David, que sa chair a vu la corruption "vidit corruptionem". Il est certain que s'il y a un lieu, dans les limites de la ville, où l'on puisse avec avantage faire du mal posthume, c'est bien de dessous le pavé des églises où des milliers de personnes s'assemblent fréquemment en denses agglomérations. Et pourtant le nouveau règlement de l'année 1896 défendant l'inhumation en dedans des limites de la ville, fait une exception en faveur des prêtres et des religieuses, qui pourront être enterrées dans les églises. "

Le *Presse* prétend faire une réponse victorieuse en ces termes :

Le confrère voudrait-il bien lire les dispositions de la loi qui concernent ces inhumations dans les églises et nous dire si elles lui paraissent suffisantes pour empêcher les dépouilles mortelles des prêtres et des religieuses de nuire à la santé des fidèles qui se réunissent dans les églises ?

N'eût-il pas été plus loyal de notre confrère, d'expliquer pourquoi les laïques qui se conformeront à ces mêmes prescriptions en leur propre domaine ne pourraient pas jouir des mêmes privilèges ?

LEX ?

EFFETS BIENFAISANTS

Le remède par excellence pour les personnes atteintes de consommation, le BAUME RHUMAL convient pour le traitement de toutes les affections de la gorge et des poumons. Il agit vite et paralyse le mal dans son développement. Tous ceux qui l'ont essayé en ont éprouvé les effets bienfaisants et le recommandent aux personnes atteintes de rhume, toux, grippe, bronchite, comme un remède sans rival.

25c. dans toutes les pharmacies et épiceries.

APRÈS UNE LECTURE DE "ROME"

Comme tout le monde, je viens de lire la *Rome* d'Emile Zola, et, comme tous ceux qui l'ont lue ou qui la liront, je demeure ébloui de tant de talent, d'abondance et de force. Mais ce très beau livre ne m'a pas seulement donné une vive jouissance de littérature et d'art. Je lui dois encore une autre reconnaissance : il m'a, pour un moment, rajeuni de quelques années, en me rappelant le séjour que je fis dans la Ville éternelle.

J'y ai passé quinze jours environ, à l'époque des fêtes de Pâques. C'était trop peu, beaucoup trop peu, et j'ai vu Rome vite et mal. Emile Zola me stupéfie, lui qui, en peu de semaines, s'est assimilé tous les aspects de la prodigieuse cité et qui, si facilement, a pu absorber et digérer tant de paysages, de monuments, de ruines et de musées, pour en faire un livre qui, au point de vue descriptif, est peut-être son chef-d'œuvre. Les plaques photographiques de ma mémoire sont loin d'être si sensibles, et je ne conserve, dans mon cerveau, une impression profonde que des spectacles que j'ai regardés longtemps et souvent.

Sans avoir le goût passionné des voyages, j'ai passablement déambulé à travers l'Europe. Certes, partout j'ai joui pleinement des beautés que l'art ou la nature offrait à ma vue : je ne les ai pas oubliées, et elles m'ont souvent donné, et elles me donnent encore les joies du souvenir. Pourquoi donc, cependant, évoqué-je si rarement toutes ces belles choses, jadis admirées au passage ? C'est que je ne les ai pas assez vues, c'est que je ne m'en suis pas suffisamment pénétré. Il y a six ans à peine que j'étais à Rome, et je serais incapable aujourd'hui de vous bien dire mon impression — écrasante pourtant — en entrant dans la basilique de St-Pierre, tandis que je puis parfaitement faire surgir devant vous, sur cette feuille de papier, un coin de Paris, tel qu'il était dans mon enfance, et cela avec le temps qu'il faisait, l'heure qu'il était, tous les détails, enfin ; aussi bien les petits nuages de feu sur le ciel vert du couchant, au bout du faubourg, que les chandelles de bois peint qui cliquetaient au vent du soir, au-dessus de la boutique de l'épici-

Plus je vais, plus je constate que je ne puis parler que de ce que je connais bien.

A Venise, que j'aime infiniment, où je suis allé deux fois ; à Venise, dans cette féerie de rêve et du silence ! — à Venise, — le croirait-on ? — j'ai fait des vers sur Vaugirard.

Quant à Rome, je l'ai très mal vue, je le répète, presque aussi mal qu'un anglais coiffé d'une casquette à carreaux, qui lit son Bèdecker sur le Pincio, devant le coucher du soleil. Pourtant, j'en ai rapporté ce sentiment — assez flatteur de ma part, à moi, qui suis le moins cosmopolite des hommes, — c'est que si l'on passait quelques mois là-bas, on ne pourrait peut-être plus revenir.

Seulement — voilà ! — il faut le temps de s'exciter, de se monter l'imagination ; et je ne l'ai pas eu.

Le brave gardien qui me guidait à travers les ruines du Palatin — oh ! l'enivrante odeur des buis ! — avait beau me réciter — moyennant une lire, ce n'est pas cher — un précis de l'histoire de l'empire romain, je ne voyais toujours que des pierres et de la verdure ; et, dans la catacombe de Saint-Calixte, le trappiste qui me précédait, la chandelle à la main — encore une lire — se donnait vraiment la peine de me nommer une foule de martyrs et de confesseurs, j'avais tout de même la sensation assez médiocre de me promener dans une cave quelconque, dans un nid à rats.

Et, puisque je suis en train de blasphémer, pourquoi me gêner ? Sachez que la Voie Sacrée est large comme un trottoir ; que le Capitole n'a aucun prestige ; que le Corso n'est guère plus imposant que la rue Saint-Honoré ; que l'eau du Tibre fait songer à celle de la Bièvre, méphitique, derrière les Gobelins ; et que, parmi les innombrables églises de Rome, — où l'on peut vivre un an et entendre, chaque jour, la messe dans une église différente — la plupart sont d'un horrible style jésuite et rococo, et ressemblent à n'importe quel Saint-Roch, avec encore plus de décor, de trompe-l'œil, de dorure et de luxe tapageur.

Mais tout cela, c'est la première impression, qui n'est pas la bonne, quoiqu'en ait dit ce vieux scélérat de Talleyrand.

Si vous éprouvez d'abord une déception, en arrivant à Rome, c'est votre faute, ou plutôt, c'est la faute à la littérature et à l'iconographie ; c'est que vous êtes bien bourré de lectures, gonflé de prose et de vers, congestionné d'histoire et d'esthétique, et c'est que vous avez regardé trop de gravures et d'images. Jetez tout ce bagage importun. Fourrez votre "guide" au fond de la malle. Promenez-vous, flânez. Laissez-vous faire, laissez-vous vivre.

Et voilà que, peu à peu, vous êtes pénétré par la mélancolie des ruines antiques, ébloui par les splendeurs des pompes religieuses. Voilà que vous vous sentez enveloppé, baigné, dans de la majesté et de la grandeur.

Allez au hasard, vous dis-je. Plus tard, vous vous rappellerez votre *De Viris* sur le Forum ; et, devant les dalles de la Voie Sacrée, vous évoquerez le triomphateur, secoué dans son char, comme dit Zola, sur ce rude pavé de gloire. Plus tard, vous retournerez à la Chapelle Sixtine, où vous n'aviez gagné qu'un torticolis, à votre première visite, en levant la tête pour voir le *Jugement dernier*, et vous comprendrez la monstrueuse beauté de l'œuvre de Michel-Ange.

Mais, d'abord, allez à travers Rome. Laissez-vous gagner et conquérir par le charme puissant et noble de ces monuments où le colossal reste harmonieux ; errez par les rues étroites et fraîches ; traversez ces places dévorées du soleil ; enivrez-vous de lumière chaude et bleue ; passez près des fontaines monumentales d'où jaillissent les plus belles eaux du monde ; gravi-sez ces collines, couronnées de verdure et d'édifices, et du haut desquelles vous découvrirez de grandioses et illustres paysages.

Mélez-vous à cette foule d'une variété extraordinaire, où se croisent les prêtres du Pape et les soldats du Roi, où circulent les touristes, où résonnent les langages de tous les pays, où passent, par bandes, les séminaristes en soutanes de toutes les couleurs. Amusez-vous des tableaux de la vie du petit peuple, plein de paresse et de bonhomie. Regardez les modèles aux costumes pittoresques, vautrés sur l'escalier monumental de la place d'Espagne, et souriez devant cette lourde fruitière, au type de vieille impératrice, faisant l'aumône de trois tomates à un moine chargé

d'un cabas et d'un énorme parapluie, qui la remercie par une prise de tabac.

Prolongez votre promenade, attardez-vous jusqu'au coucher du soleil. Nulle part il n'a, autant qu'à Rome, d'éblouissements et de magies. Et voyez ce ciel d'un azur incomparable, voyez ces nuages de sang et d'or se mirer dans le morne fleuve, dans le fleuve sinistre, dont on ne pourrait troubler les ondes lentes sans en faire sortir la fièvre et la mort, dans le fleuve tragique, qui cache dans ses vases pestiférées tant de trésors et tous les secrets de trente siècles d'histoire.

Après quelques jours de cette flânerie féconde, vous êtes séduit, conduit, charmé. Rome alors parle à votre âme. Chacune de ses pierres devient éloquente, et vous êtes arrêté, à chaque pas, par une merveille artistique, par un grand souvenir. Et vous ne pouvez plus partir qu'avec un déchirement. J'en étais là quand j'ai quitté Rome,—trop tôt.—Et, tout à l'heure, je regardais, sur ma muraille, la jolie aquarelle qu'a bien voulu laver pour moi un jeune ami, le savant architecte Chédanne, alors pensionnaire de la Villa Médicis, et qui représente ce que j'apercevais de ma fenêtre, dans le logement que j'occupais sur la *Trinita dei Monti* : l'angle de l'église, le petit obélisque surmonté d'une croix de fer, tous les toits de la ville, avec les campaniles et les dômes, du côté de la place du Peuple ; et, tout là-bas, le versant du Janicule, derrière lequel je voyais, chaque soir, le soleil disparaître si glorieusement.

Et devant cette image, le cerveau hanté par les superbes évocations du livre de Zola, j'ai été pris de regret et de nostalgie, en songeant à la Ville auguste, qui, selon la magnifique expression de Chateaubriand, "a deux fois recueilli la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob". à la Ville sacrée, qui, après avoir été la maîtresse des nations, règne encore sur tant de millions de consciences dans l'univers.

Et j'ai maudit les esclavages de la vie qui ne me permettront pas, sans doute, de revoir Rome, quittée par moi hélas ! c'est l'amertume de presque tous les départs—au moment où j'ai senti que je l'aimais ; Rome, où, dans la poussière historique, on respire tant de rêves de gloire et de beauté ; Rome enfin, dont tout homme de pensée, d'art et de poésie se proclame citoyen, avec autant d'orgueil que du temps où passaient majestueusement les aigles d'or des légions et les faisceaux des licteurs.

FRANCOIS COPPEE.

FEUILLETON

R O M E

PAR

EMILE ZOLA

VI

Qu'un ait vu là une philosophie, qu'on ait voulu y trouver toute la destinée, la création du monde, de l'homme et de la femme, la faute, le châtement, puis la rédemption, et enfin la justice de Dieu au dernier jour du monde ; Pierre ne pouvait s'y arrêter, dès cette première rencontre, dans la stupeur émerveillée où une telle œuvre le jetait. Mais quelle exaltation du corps humain, de sa beauté, de sa puissance et de sa grâce ! Ah ! ce Jéhova, ce royal vieillard, terrible et paternel, emporté dans l'ouragan de sa création, les bras élargis enfantant les mondes ! et cet Adam superbe, d'une ligne si noble, la main tendue, et que Jéhova anime du doigt, sans le toucher, geste admirable, espace sacré entre ce doigt du créateur et celui de la créature, petit espace où tient l'infini de l'invisible et du mystère ! et cette Ève puissante et adorable, cette Eve aux flancs solides, capables de porter la future humanité, d'une grâce fière et tendre de femme qui voudra être aimée jusqu'à la perdition, toute la femme avec sa séduction, sa fécondité, son empire ! Puis, c'étaient même les figures décoratives, assises sur les pilastres, aux quatre coins des fresques, qui célébraient le triomphe de la chair ; les vingt jeunes hommes, heureux d'être nus, d'une splendeur de torse et de membres incomparable, d'une vie telle, qu'une folie du mouvement les emporte, les plie et les renverse, en des attitudes superbes. Et, entre les fenêtres, trônaient les géants, les Prophètes et les Sibylles, l'homme et la femme devenus dieux démesurés dans la force de la musculature et dans la grandeur de l'expression intellectuelle : Jérémie, le coude appuyé sur le genou, la mâchoire dans la main, réfléchissant, au fond même de la vision et du rêve ; la Sibylle d'Érithrée, au profil si pur, si jeune en son opulence, un doigt sur le livre ouvert du destin ; Isaïe, à l'épaisse bouche de vérité, toute gonflée sous le charbon ardent, hautain, la face tournée à demi et une main levée en un geste de commandement ; la Sibylle de Cumès, terrifiante de science et de vieillesse, restée d'une solidité de roc, avec son masque ridé, son nez de proie, son menton carré qui avance et s'obstine ; Jonas, vomé par la baleine, jeté là en un raccourci extraordinaire, le torse tordu, les bras repliés, la tête renversée, la bouche grande ouverte et criant ; et les autres, et les autres, tous de la famille ample et majestueuse, régnant avec la souveraineté de l'éternelle santé et de l'éternelle intelligence, réalisant le rêve d'une humanité indestructible, plus large et plus haute. D'ailleurs, dans les cintres des fenêtres, dans les lunettes, des figures de beauté, de puissance et de grâce, naissaient encore, se pressaient, abondaient, les ancêtres du Christ, les mères songeuses aux beaux enfants nus, les hommes aux

regards lointains, fixés sur l'avenir, la race punie, lasse, désireuse du Sauveur promis ; tandis que, dans les pendentifs des quatre angles, s'évoquaient, vivantes, des scènes bibliques, les victoires d'Israël sur l'esprit du mal. Et c'était enfin la colossale fresque du fond, le Jugement dernier, avec son peuple grouillant de figures, si innombrables, qu'il faut des jours et des jours pour les bien voir, une foule éperdue, emportée dans un brûlant souffle de vie, depuis les morts qui réveillent les anges de l'Apocalypse, sonnait furieusement de la trompette, depuis les réprouvés que les démons jettent à l'enfer, en grappes d'épouvante, jusqu'au Jésus justicier, entouré des apôtres et des saints, jusqu'au élus radieux qui montent, soutenus par des anges, pendant que plus haut encore, d'autres anges, chargés des instruments de la Passion, triomphent en pleine gloire. Et pourtant, au-dessus de cette page gigantesque, peinte trente ans plus tard, dans toute la maturité de l'âge, le plafond garde son envolée, sa supériorité certaine, car c'était là que l'artiste avait donné son effort vierge, toute sa jeunesse, toute la flambée première de son génie.

Alors Pierre ne trouva qu'un mot. Michel-Ange était le monstre, dominant tout, écrasant tout. Et il n'y avait qu'à voir, sous l'immensité de son œuvre, les œuvres de Perrugin, du Pinturichio, de Rosselli, de Signorelli, de Botticelli, les fresques antérieures, admirables, qui se déroulaient en dessus de la corniche, autour de la chapelle.

Narcisse n'avait pas levé les yeux vers la splendeur foudroyante du plafond. Abîmé d'extase, il ne quittait pas du regard Botticelli, qui a là trois fresques. Enfin il parla, d'un murmure.

— Ah ! Botticelli, Botticelli ! l'élégance et la grâce, et la passion qui souffre, le profond sentiment de la tristesse dans la volupté ! toute notre âme devinée et traduite, avec le charme le plus troublant qui soit jamais sorti d'une création d'artiste !

Stupéfait, Pierre l'examinait. Puis, il se hasarda à demander ;

— Vous venez ici pour voir les Botticelli ?

— Mais, certainement, répondit le jeune homme d'un air tranquille. Je ne viens que pour lui, pendant des heures, chaque semaine, et je ne regarde absolument que lui. . . . Tenez ! étudiez cette page : Moïse et les filles de Jéthro. N'est-ce pas ce que la tendresse et la mélancolie humaines ont produit de plus pénétrent ?

Et il continua, avec un petit tremblement dévot de la voix, de l'air du prêtre qui pénètre dans le frisson délicieux et inquiétant du sanctuaire. Ah ! Botticelli, Botticelli ! la femme de Botticelli, avec sa face longue, sensuelle et candide, avec son ventre un peu fort sous les draperies minces, avec son allure haute, souple et volante, où tout son corps se livre ! les jeunes hommes, les anges de Botticelli, si réels, et beaux pourtant comme des femmes, d'un sexe équivoque, dans lequel se mêle la solidité savante des muscles à la délicatesse infinie des contours, tous soulevés par une flamme de désir dont on emporte la brûlure ! Ah ! les bouches de Botticelli, ces bouches charnelles, fermes comme des fruits, ironiques ou douloureuses, énigmatiques en leurs plis sinueux, sans qu'on puisse savoir si elles tai-

sent des puretés ou des abominations ! les yeux de Botticelli ! des yeux de langueur, de passion, de pâmousson mystique ou voluptueuse, pleins d'une douleur si profonde, parfois, dans leur joie, qu'il n'en est pas au monde de plus insondable, ouverts sur le néant humain ! les mains de Botticelli, si travaillées, si soignées ! ayant comme une vie intense, jouant à l'air libre, s'unissant les unes aux autres, se baisant et se parlant, avec un souci tel de la grâce, qu'elles en sont parfois maniérées, mais chacune avec son expression, toutes les expressions de la jouissance et de la souffrance du toucher ! Et, cependant, rien d'efféminé ni de menteur ; partout une sorte de fierté virile, un mouvement passionné et superbe soufflant, emportant les figures, un souci absolu de la vérité, l'étude directe, la conscience, tout un véritable réalisme que corrige et relève l'étrangeté géniale du sentiment et du caractère, donnant à la laideur même la transfiguration inoubliable du charme !

L'étonnement de Pierre grandissait, et il écoutait Narcisse, dont il remarquait pour la première fois la distinction un peu étudiée. les cheveux bouclés, taillés à la florentine, les yeux bleus, presque mauves, qui pâliaient encore dans l'enthousiasme.

— Sans doute, finit-il par dire, Botticelli est un merveilleux artiste... Seulement, il me semble qu'ici Michel-Ange...

D'un geste presque violent, Narcisse l'interrompit.

— Ah ! non, non ! ne me parlez pas de celui-là ! Il a tout gâché, tout perdu. Un homme qui s'attelait comme un bœuf à la besogne, qui abattait l'ouvrage ainsi qu'un manœuvre, à tant de mètres par jour ! Et un homme sans mystère, sans inconnu, qui voyait gros à dégoûter de la beauté, des corps d'hommes tels que des troncs d'arbres, des femmes pareilles à des bouchères géantes, des masses de chair stupides, sans au-delà d'âmes divines ou infernales !... Un maçon, si vous voulez, oui ! un maçon colossal, et pas davantage !

Et, inconsciemment, chez lui, dans ce cerveau de moderne las, compliqué, gâté par la recherche de l'original et du rare, éclatait la haine fatale de la santé, de la force, de la puissance. C'était l'ennemi, ce Michel-Ange qui enfantait sans effort, qui avait laissé la création la plus prolifique dont un artiste eût jamais accouché. Le criane était là, créer, faire de la vie, en faire au point que toutes les petites créations des autres, même les plus délicieuses, fussent noyées disparaissent dans ce flot débordant d'êtres, jetés vivants sous le soleil.

— Ma foi, déclara Pierre courageusement, je ne suis pas de votre avis. Je viens de comprendre qu'en art la vie est tout et que l'immortalité n'est vraiment qu'aux créatures. Le cas de Michel-Ange me paraît décisif, car il n'est le maître surhumain, le monstre qui écrase les autres, que grâce à cet extraordinaire enfantement de chair vivante et magnifique, dont votre délicatesse se blesse. Allez, que les curieux, les jolis seprits, les intellectuels pénétrants raffinent sur l'équivoque et l'invisible, qu'ils mettent le ragoût de l'art dans le choix du trait précieux et dans la demi-obscurité du symbole, Michel-Ange reste le Tout-Puissant, le Faiseur d'hommes, le Maître de la clarté, de la

simplicité et de la santé, éternel comme la vie elle-même !

Narcisse, alors, se contenta de sourire, d'un air de dédain indulgent et courtois. Tout le monde n'allait pas à la chapelle Sixtine s'asseoir pendant des heures devant un Botticelli, sans jamais lever la tête, pour voir les Michel-Ange. Et il coupa court, en disant :

— Voilà qu'il est onze heures. Mon cousin devait me faire prévenir ici, dès qu'il pourrait nous recevoir et je suis étonné de n'avoir encore vu personne... Voulez-vous que nous montions aux chambres de Raphaël, en attendant ?

Et, en haut, dans les chambres, il fut parfait, très lucide et très juste pour les œuvres, retrouvant toute son intelligence aisée, dès qu'il n'était plus soulevé par sa haine des besognes colossales et du génial décor.

Malheureusement, Pierre sortait de la chapelle Sixtine ; et il lui fallut échapper à l'étreinte du monstre, oublier ce qu'il venait de voir, s'habituer à ce qu'il voyait là, pour en goûter toute la beauté pure. C'était comme un vin trop rude qui l'avait d'abord étourdi et qui l'empêchait de goûter ensuite cet autre vin plus léger, d'un bouquet délicat. Ici, l'admiration ne frappe pas en coup de foudre ; mais le charme opère avec une puissance lente et irrésistible. C'est Racine à côté de Corneille, Lamartine à côté d'Hugo, l'éternelle paire, le couple de la femelle et du mâle, dans les siècles de gloire. Avec Raphaël, triomphent la noblesse, la grâce, la ligne exquise et correcte, d'une harmonie divine ; et ce n'est plus seulement le symbole matériel superbement jeté par Michel-Ange, c'est une analyse psychologique d'une pénétration profonde, apportée dans la peinture. L'homme y est plus épuré, plus idéalisé, vu davantage par le dedans. Et, toutefois, s'il y a là un sentimental, un féminin dont on sent le frisson de tendresse, cela est aussi d'une solidité de métier admirable, très grand et très fort. Pierre peu à peu s'abandonnait à cette maîtrise souveraine, conquis par cette élégance virile de beau jeune homme, touché jusqu'au fond du cœur par cette vision de la suprême beauté dans la suprême perfection. Mais, si la Dispute du Saint-Sacrement et l'École d'Athènes, antérieures aux peintures de la chapelle Sixtine, lui parurent les chefs-d'œuvre de Raphaël, il sentit que, dans l'Incendie du Bourg, et plus encore dans l'Héliodore chassé du Temple et dans l'Attila arrêté aux portes de Rome, l'artiste avait perdu la fleur de sa divine grâce, impressionné par l'écrasante grandeur de Michel-Ange. Quel foudroiement, lorsque la chapelle Sixtine fut ouverte et que les rivaux entrèrent ! Le monstre avait procréé en bas, et le plus grand parmi les humains y laissa de son âme, sans jamais plus se débarasser de l'influence subie.

Puis, Narcisse conduisit Pierre aux loges, à cette galerie vitrée, si claire et d'une décoration si délicieuse. Mais Raphaël était mort, il n'y avait plus là, sur les cartons qu'il avait laissés, qu'un travail d'élèves. C'était une chute brusque, totale. Jamais Pierre n'avait mieux compris que le génie est tout, que lorsqu'il disparaît, l'école sombre. L'homme de génie résume l'époque, donne, à une heure de la civilisation, toute la sève du sol social, qui reste ensuite épuisé, parfois pour des siècles. Et il s'intéressa davantage à l'admirable vue qu'on des loges, lorsqu'il remarqua qu'il avait

en face de lui, de l'autre côté de la cour Saint-Damase, l'étage habité par le pape. En bas, la cour avec son portique, sa fontaine, son pavé blanc, était claire et nue, sous ce brillant soleil. Cela n'avait décidément rien de l'ombre, du mystère étouffé et religieux, que les alentours des vieilles cathédrales du nord lui avaient fait rêver. A droite et à gauche du perron qui menait chez le pape et chez le cardinal secrétaire, cinq voitures se trouvaient rangées, les cochers raides sur leurs sièges, les chevaux immobiles dans la lumière vive ; et pas une âme ne peuplait le désert de la vaste cour carrée, aux trois étages de loges vitrées, comme des serres immenses, et l'éclat des vitres, le ton roux de la pierre semblaient dorer la nudité du pavé et des façades, dans une sorte de majesté grave de temple païen consacré au dieu du soleil. Mais ce qui frappa Pierre plus encore, ce fut le prodigieux panorama de Rome qui se déroule, sous ces fenêtres du Vatican. Il n'avait point songé que cela dût être, il venait d'être tout d'un coup saisi par cette pensée que le pape, de ses fenêtres, voyait ainsi Rome entière, étalée devant lui, ramassée, comme s'il n'avait eu qu'à étendre la main pour la reprendre. Et il s'emplit longuement les yeux et le cœur de ce spectacle inouï, car il voulait l'emporter, le garder tout, frémissant des rêveries sans fin, qu'il évoquait.

Dans sa contemplation, un bruit de voix lui fit tourner la tête ; et il aperçut un domestique en livrée noire, qui, après s'être acquitté d'un message près de Narcisse, le saluait profondément.

Le jeune homme se rapprocha du prêtre, l'air contrarié.

— Mon cousin, monsignor Gamba del Zoppo, me fait dire qu'il ne pourra nous recevoir ce matin. Il est pris, paraît-il, par un service inattendu.

Mais son embarras laissa voir qu'il ne croyait guère à cette excuse et qu'il commençait à soupçonner son parent de trembler de se compromettre, averti, terrifié sans doute par quelque bonne âme. Cela l'indignait d'ailleurs, obligeant, fort et brave. Il finit par sourire et il ajouta :

— Ecoutez, il y a peut-être un moyen de forcer les portes . . . Si vous pouvez disposer de votre après-midi nous allons déjeuner ensemble, puis nous reviendrons visiter le Musée des Antiques ; et je finirai bien par rejoindre mon cousin, sans compter l'heureuse chance que nous avons de rencontrer le pape lui-même, s'il descend aux jardins.

Pierre, d'abord, à l'annonce de l'audience encore reculée, avait éprouvé le plus vif désappointement. Aussi, libre de sa journée entière, accepta-t-il très volontiers l'offre.

— Vous êtes trop aimable, et je ne crains que d'abuser . . . Merci mille fois.

Ils déjeunèrent en face de Saint-Pierre même, dans un petit restaurant du Borgo dont les pèlerins faisaient l'ordinaire clientèle. On y mangeait fort mal, du reste. Puis, vers deux heures, ils firent le tour de la basilique, par la place de la Sacristie et par la place Sainte-Marthe, pour gagner, derrière, l'entrée du Musée. C'était un quartier clair, désert et brûlant, où le jeune prêtre retrouva, décuplée, la sensation de majesté nue et fauve, comme cuite au soleil, qu'il avait eue en regardant la cour Saint-Damase. Mais

surtout, quand il contourna l'absi de géante du colosse, il en comprit davantage l'énormité, toute une floraison d'architecture mise en tas, que bordent les espaces vides du pavé, où verdit une herbe fine. Il n'y avait là, dans cette immensité muette, que deux enfants, qui jouaient à l'ombre d'un mur. L'ancienne Monnaie des papes, la Zecca, devenue italienne et gardée par les soldats du roi, se trouve à gauche du passage conduisant au Musée ; tandis qu'en face, à droite, s'ouvre une porte d'honneur du Vatican, où veille un poste de la garde suisse ; et c'est par cette porte que passent les voitures à deux chevaux, qui, selon l'étiquette amènent dans la cour Saint-Damase les visiteurs du cardinal secrétaire de Sa Majesté et de Sa Sainteté.

Ils suivirent le long passage, la rue qui monte entre une allée du palais et le mur des jardins pontificaux. Et ils arrivèrent enfin au Musée des Antiques. Ah ! ce Musée immense, composé de salles sans fin, ce Musée qui en contient trois, le très ancien Musée Pio-Clementino, le Musée Chiaramonti et le Baccio-Nuova tout un monde retrouvé dans la terre, exhumé, glorifié sous le plein jour. Pendant plus de deux heures, le prêtre le parcourut, passe d'une salle à une autre, dans l'éblouissement des chefs-d'œuvre, dans l'étourdissement de tant de génie et de tant de beauté. Ce n'était pas seulement les morceaux célèbres qui l'étonnaient, le Laocoon et l'Apolon des cabinets de Belvédère ni le Mélagre, ni même le torse d'Hercule. Il était pris encore par l'ensemble, par la quantité innombrable des Vénus, des Bacchus, des empereurs et des impératrices déifiés, par toute cette poussée superbe de belles chairs, de chairs augustes, célébrant l'immortalité de la vie. Trois jours auparavant, il avait visité le Musée du Capitole, où il avait admiré la Vénus, le gaulois mourant, les merveilleux Centaures de marbre noir, la collection extraordinaire des bustes. Mais ici, il retrouvait cette admiration, décuplée jusqu'à la stupeur, par la richesse inépuisable des salles. Et, plus curieux peut-être de vie que d'art, il s'oublia de nouveau dans les bustes, où ressuscite si réelle la Rome historique, qui fut incapable certainement de l'idéale beauté de la Grèce, mais qui enfanta de la vie. Ils sont tous là, les empereurs, les philosophes, les savants, les poètes, et ils vivent tous, avec une prodigieuse intensité, tels qu'ils étaient, étudiés et rendus scrupuleusement par l'artiste, dans leurs déformations, leurs tares les moindres particularités de leurs traits ; et, de ce souci extrême de vérité, jaillit le caractère, une évocation d'une puissance incomparable. Rien n'est plus haut en somme, ce sont les hommes eux-mêmes qui revivent, qui refont l'histoire, cette histoire fautive dont l'enseignement suffit à faire exécuter l'antiquité par les générations d'élèves. Dès lors, comme on comprend, comme on sympathise ! Et c'était ainsi que les moindres fragments de marbre, les statues trouquées, les bas-reliefs en morceaux, un seul membre même, bras divin de nymphe ou cuisse nerveuse de satyre, évoquaient le resplendissement d'une civilisation de lumière, de grandeur et de force.

Narcisse ramena Pierre dans la galerie des Candélabres, longue de cent mètres, et où se trouvent de fort beaux morceaux de sculpture.

— Ecoutez, mon cher abbé, il n'est guère que quatre

heures, et nous allons nous asseoir un instant ici, car il arrive, m'a-t-on dit, que le Saint-Père y passe parfois pour descendre aux jardins.... Ce serait une vraie chance, si vous pouviez le voir, lui parler peut-être, qui caït ?..... En tout cas, ça vous reposera, vous devez avoir les jambes rompues.

Il était connu de tous les gardiens, sa parenté avec monsignor Gamba del Zoppo lui ouvrait toutes les portes du Vatican, où il aimait à venir passer ainsi des journées entières. Deux chaises étaient là, ils s'installèrent, et il se remit à parler d'art immédiatement.

Cette Rome, quelle étonnante destinée, quelle royauté souveraine et d'emprunt que la sienne ! Il semble qu'elle soit un centre où le monde entier converge et aboutit, mais où rien ne pousse du sol même, frappé de stérilité dès le début. Il faut y acclimater les arts, y transplanter le génie des peuples voisins, qui, dès lors, fleurit magnifiquement. Sous les empereurs, lorsqu'elle est la reine de la terre, c'est de la Grèce que lui vient la beauté de ses monuments et de ses sculptures. Plus tard, quand le christianisme naît, il reste chez elle tout imprégné de paganisme ; et c'est ailleurs, dans un autre terrain, qu'il produit l'art gothique, l'art chrétien par excellence. Plus tard encore, à la Renaissance, c'est bien à Rome que resalendit le siècle de Jules II et de Léon X ; mais ce sont les artistes de la Toscane et de l'Ombrie qui préparent le mouvement, qui lui en apporte la prodigieuse envolée. Pour la seconde fois, l'art lui vient du dehors, lui donne la royauté du monde, en prenant chez elle une ampleur triomphale. Alors, c'est le réveil extraordinaire de l'antiquité, c'est Apollon et c'est Vénus ressuscités, adorés par les papes eux-mêmes, qui, dès Nicholas V, rêve d'égaliser la Rome papale à la Rome impériale. Après les précurseurs, si sincères, si tendres et si forts, Fra Angelico, le Perrugin, Botticelli et tant d'autres, apparaissent les deux souverainetés, Michel-Ange et Raphael, le surhumain et le divin ; puis, la chute est brusque, il faut attendre cent cinquante ans pour arriver au Caravage, à tout ce que la science de la peinture a pu conquérir, en l'absence du génie, la couleur et le modelé puissants. Ensuite, la déchéance continue jusqu'au Bernin, qui est la transformation, la véritable création de la Rome des papes actuels, l'enfant prodige enfantant dès sa vingtième année toute une lignée de filles de marbre colossales, l'architecte universel dont l'effrayante activité a terminé la façade de Saint-Pierre, bâti la colonnade, décoré la basilique, élevé des fontaines, des églises, des palais sans nombre. Et c'était la fin de tout, car, depuis, Rome est sortie peu à peu de la vie, s'est liminée davantage chaque jour du monde moderne, comme si, elle qui a toujours vécu ? des autres cités, se mourait de ne pouvoir plus leur rien prendre, pour s'en faire encore de la gloire.

— Le Bernin, ah ! le délicieux Bernin, continuait à mi-voix Narcisse, de son air pâmé. Il est puissant et exquis, une verve toujours prête, une ingéniosité sans cesse en éveil, une fécondité pleine de grâce et de magnificence ?... Leur Bramante, leur Bramante ! avec son chef-d'œuvre, sa correcte et froide Chancellerie, eh bien ! mettons qu'il a été le Michel-Ange et le Raphael de l'architecture, et n'en parlons plus !... Mais le Bernin, le Bernin exquis, dont le prétendu

mauvais goût est fait de plus de délicatesse et de raffinement que l'énormité et la perfection des autres ! L'âme de Bernin, variée et profonde, où tout notre âge devrait se retrouver, d'un maniérisme si triomphal d'une recherche de l'artificiel si troublante et si dégagée des bassesses de la réalité !... Allez donc voir, à la villa Borghese, le groupe d'Apollon et Daphné, qu'il fit à dix-huit ans, et surtout allez voir sa Sainte-Thérèse en extase, à Sainte-Marie de la Victoire. Ah ! cette Sainte-Thérèse ! le ciel ouvert, le frisson que la jouissance divine peut mettre dans le corps de la femme, la volupté de la foi poussée jusqu'au spasme, la créature perdant le souffle, monrant de plaisir aux bras de son Dieu !... J'ai passé devant elle des heures et des heures, sans jamais épuiser l'infini précieux et lévaront du symbole.

Sa voix mourut, et Pierre, qui ne s'étonnait plus de sa haine sourde, inconsciente, contre la santé, la simplicité et la force, l'écoutait à peine, était lui-même tout à l'idée, dont il se sentait de plus en plus envahi, la Rome païenne ressuscitant dans la Rome chrétienne, faisant d'elle la Rome catholique, le nouveau centre politique, hiérarchisé et dominateur du gouvernement des peuples. Avait-elle même jamais été chrétienne, en dehors de l'âge primitif des Catacombes ? C'était en lui, un prolongement, une affirmation de plus en plus évidente des pensées qu'il avait eues au Palatin, à la voie Appienne, puis à Saint Pierre. Et, le matin même, dans la chapelle Sixtine et dans la chambre de la Signature, au milieu de l'étourdissement où le jetait l'admiration, il avait bien compris la nouvelle preuve que le génie apportait. Sans doute, chez Michel-Ange et chez Raphael, le paganisme ne reparaisait que transformé par l'esprit chrétien. Mais est-ce qu'il ne l'était pas à la base même ? est-ce que les nudités géantes de l'un ne venaient pas du terrible ciel de Jéhova, vu à travers l'Olympe ? est-ce que les idéales figures de l'autre ne montraient pas, sous le voile chaste de la Vierge, les chairs superbes et désirables de Vénus ? Maintenant, Pierre en avait la conscience, il entraînait dans son accablement un peu de gêne, car ces beaux coups prodigués, ces nudités glorifiant l'ardente passion de la vie, allaient contre le rêve qu'il avait fait dans son livre, le christianisme rajeuni donnant la paix au monde, le retour à la simplicité, à la pureté des premiers temps.

Tout d'un coup, il fut surpris d'entendre Narcisse qui, sans qu'il pût savoir par quelle transition, s'était mis, à le renseigner sur l'existence quotidienne de Léon XII

— Oh ! mon cher abbé, à quatre-vingt-quatre ans, une activité de jeune homme, une vie de volonté et de travail, comme ni vous ni moi ne voudrions la vivre !... Dès six heures, il est debout, dit sa messe dans sa chapelle particulière, déjeune d'un peu de lait. Puis, de huit heures à midi, c'est un défilé ininterrompu de cardinaux, de prélats, toutes les congrégations qui lui passent sous les yeux, et je vous réponds pas de plus nombreuses ni de plus compliquées. A midi, le plus souvent, ont lieu les audiences publiques et collectives. A deux heures, dîne. Vient alors la sieste, qu'il a bien gagnée, ou la promenade dans les jardins jusqu'à six heures. Des audiences particulières, parfois, le tiennent ensuite pendant une heure ou

deux. Il soupe à neuf heures, et il mange à peine, vit de rien, toujours seul à sa petite table. Hein ! que pensez-vous de l'étiquette qui l'oblige à cette solitude ? Un homme qui, depuis dix-huit ans, n'a pas eu un convive, éternellement à l'écart dans sa grandeur !... Et, dès dix heures, après avoir dit le Rosaire avec ses familiers, il s'enferme dans sa chambre. Mais, s'il dort, il dort peu, il est pris de fréquentes insomnies, se relève, appelle un secrétaire, pour lui dicter des notes, des lettres. Lorsqu'une affaire intéressante l'occupe, il s'y donne tout entier, y songe sans cesse. C'est là sa vie, sa santé même : une intelligence continuellement en éveil, en travail, une force, une autorité qui a le besoin de se dépenser.... Vous savez, d'ailleurs, qu'il a longtemps cultivé avec tendresse la poésie latine. Je crois savoir aussi qu'il a eu la passion du journalisme, dans ses heures de lutte au point d'inspirer les articles des journaux qu'il subventionnait, et même, dit-on, d'en dicter certains, lorsque les plus chères étaient en jeu.

Il y eut un silence. A chaque instant, dans cette immense galerie des Candélabres, déserte et solennelle, au milieu de marbre, immobiles, d'une blancheur d'apparition, Narcisse allongeait la tête, pour voir si le petit cortège du pape n'allait pas déboucher de la galerie des Tapisseries, puis défilait devant eux, en se rendant aux jardins.

— Vous n'ignorez pas, reprit-il, qu'on le descend sur une chaise basse, assez étroite pour qu'elle puisse passer par toutes les portes. Et quel voyage ! près de deux kilomètres, au travers ces loges, des chambres de Raphaël, des galeries de peinture et sculpture, sans compter les escaliers nombreux, toute une promenade interminable, avant qu'on le dépose, en bas, dans une allée où une calèche l'attend.... Le temps est très beau ce soir. Il va sûrement venir. Ayons quelque patience.

Et, pendant que Narcisse donnait ces détails, Pierre, également dans l'attente, voyait revivre devant lui toute l'extraordinaire Histoire. C'était d'abord les papes mondains et fastueux de la Renaissance, ceux qui avaient ressuscité passionnément l'Antiquité, rêvant de draper le Saint-Siège dans la pourpre de l'Empire : Paul II, le Vénitien magnifique, qui avait bâti le palais de Venise, Sixte IV, à qui l'on doit la chapelle Sixtine, et Jules II, et Léon X, qui firent de Rome une ville de pompe théâtrale, de fêtes prodigieuses, des tournois, des ballets, des chasses, des mascarades et des festins. La papauté venait de retrouver l'Olympe sous la terre, dans la poussière des ruines ; et, comme grisée par ce flot de vie qui remontait du vieux sol, elle créait les musées, en faisait les temples superbes du paganisme, rendus au culte de l'admiration universelle. Jamais l'Eglise n'avait traversé un tel péril de mort, car si le Christ continuait d'être honoré à Saint-Pierre, Jupiter et tous les dieux, toutes les déesses de marbre, aux belles chairs triomphantes, trônaient dans les salles du Vatican. Puis, une autre vision passait, celle des papes modernes avant l'occupation italienne, Pie IX libre encore et sortant souvent dans sa bonne ville de Rome. Le grand carrosse rouge et or était traîné par six chevaux, entouré par la garde suisse, suivi par un

peloton de gardes-nobles. Mais parfois, au Corso, le pape quittait le carrosse, poursuivait sa promenade à pied ; et, alors, des gardes à cheval galopèrent en avant, avertissaient, faisaient tout arrêter. Aussitôt, les voitures se rangeaient, les hommes en descendaient pour s'agenouiller sur le pavé, tandis que les femmes, simplement debout, inclinaient la tête dévotement, à l'approche du Saint-Père, qui, d'un pas ralenti, allait ainsi avec sa cour jusqu'à la place du Peuple, souriant et bénissant. Et, maintenant, venait Léon XIII, prisonnier volontaire, enfermé dans le Vatican depuis dix-huit années, ayant pris une majesté plus haute, une sorte de mystère sacré et redoutable, derrière les épaisses murailles silencieuses, au fond de cet inconnu où s'écoulait la vie discrète de chacune de ses journées.

Ah ! ce pape qu'on ne rencontre plus, qu'on ne voit plus, ce pape caché au commun des hommes, tel qu'une de ces divinités terribles dont les prêtres seuls osent regarder la face ! Et il s'est emprisonné dans ce Vatican somptueux que ses ancêtres de la Renaissance avaient bâti et orné pour des fêtes géantes ; et il vit là, loin des foules, en prison, avec les beaux hommes et les belles femmes de Michel-Ange et de Raphaël, avec les dieux et les déesses de marbre, l'Olympe éclatant, célébrant autour de lui la religion de la lumière et de la vie. Toute la papauté baigne là avec lui dans le paganisme. Quel spectacle, lorsque ce vieillard frêle, d'une blancheur pure, suit ces galeries du Musée des Antiques, pour se rendre aux jardins ! A droite, à gauche, les statues les regardent passer de toute leur chair nue ; et c'est Jupiter, et c'est Apollon, et c'est Venus, la dominatrice, et c'est Pan, l'universel dieu dont le rire sonne les joies de la terre. Des Néréides se baignent dans le flot transparent. Des Bacchantes roulent parmi les herbes chaudes, sans voile. Des Centaures galopent, emportant sur leurs reins fumants de belles filles pâmées. Ariane est surprise par Bacchus, Ganymède caresse l'aigle, Adonis incendie les couples de sa flamme. Et le blanc vieillard va toujours, balancé sur sa chaise basse, parmi ce triomphe de la chair, cette nudité étalée, glorifiée, qui réclame la toute-puissance de la nature, l'éternelle matière. Depuis qu'ils l'ont retrouvée, exhumée, honorée, elle règne là de nouveau, impérissable ; et vainement, ils ont mis des feuilles de vigne aux statues, de même qu'ils ont vêtu les grandes figures de Michel-Ange : le sexe flamboie, la vie débord, la semence circule à torrents dans les veines du monde. Près de là dans la Bibliothèque Vaticane, d'une richesse, où dort toute la science humaine, ce serait un danger plus terrible encore, une explosion qui emporterait le Vatican et même Saint-Pierre, si, un jour, les livres se réveillaient à leur tour, parlaient haut, comme parlaient la beauté des Vénus et la virilité des Apollons. Mais le blanc vieillard si diaphane, semble ne pas entendre, ne pas voir, et les têtes colossales de Jupiter et les torsos d'Hercule, et les Antinoïs aux hanches équivoques, continuent à le regarder passer,

(A suivre)

EMILE ZOLA

VIENT DE PARAITRE EN LIBRAIRIE

ROME

PAR EMILE ZOLA

Un Fort Volume de 750 Pages.

PRIX \$1.10 Franco par la Poste

ŒUVRES NOUVELLES

CORPS ET AME.....DE CHASSÉRIAN
 CŒUR MEURTRI.....ANDRÉ THEURIET
 CÉPHISE.....HENRI GRÉVILLE
 IDYLLE TRAGIQUE.....PAUL BOURGET
 TERRE D'ESPAGNE.....RENÉ BAZIN
 LE DISCIPLE.....PAUL BOURGET
 LA GALILÉE.....PIERRE LOTI
 CHEMIN FAISANT.....MADAME BARATIN
 INUTILES RICHESSES.....GEORGES OHNET
 APHRODITE.....PIERRE LOUYS

ŒUVRES DE CLARETIE, FÉVAL, GABORIAU.

S'ADRESSER A

A. Filiatreault,

BOITE 2184, MONTREL.

Papierde Toilette...

En rouleaux et en paquets de 5c à 10c.

- "HOUSEHOLD" 400 feuilles brochées, 5c. le paquet.
 "PILGRIM" 600 feuilles brochées, 10c. le paquet, \$1 la doz.
 "REGINA" 1000 feuilles brochées, 15c. le paquet, \$1.50 la doz
 "CRESCENT" Rouleaux Hygiéniques perforés, 10c. le rouleau,
 \$1.00 la douzaine.

CES MARQUES SONT LES MEILLEURES MAIS NOUS EN AVONS DE
 ... TOUTES SORTES. ...

DEMANDEZ DES ECHANTILLONS

MORTON, PHILLIPS & CIE,

Montreal

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE
 CONTRE LE FEU
 ET SUR LA VIE

Capital.....\$15,000,000
 Fonds Investis..... 53,053,710
 Fonds Investis en Canada.... 5,200,000
 Revenu Annuel..... 12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.,

Directeurs Ordinaires. — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de
 Montreal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Épargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses
 assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés.

Bureau Principal en Canada :

78 St.-François-Xavier, Montréal.

Téléphone Bel. No. 310.

GUSTAVE FAUTEUX, AGENT POUR MONTRÉAL
 ET LES ENVIRONS

Imprimé par la Compagnie d'Imprimerie
 Commerciale, (limitée), et publié par Aris-
 tide Filiatreault au No. 30 rue St-Gabriel,
 Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS
 AVOCATS

Chambres 613 et 614, Bâtisse de la New
 York Life, 11 Place d'Armes, Montréal
 Téléphone 1521

S. S. Burroughs

W. Herbert Burroughs

Arthur GLOBENSKY,
 AVOCAT.

1586½ Rue NOTRE-DAME

J. A. DROUIN,
 AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place
 d'Armes, Chambres 315 et 316
 Téléphone 2243

MAPLE CARD & PAPER CO.,



Marchands de
 Papier en Gros.

14 STE-THERÈSE,

12 VAUDREUIL,

TEL. 2267.

MONTRÉAL

LIBRAIRIE FRANCAISE

G. HUREL

Spécialité de Publications Artistiques et Littéraires.
 Achat et vente de Livres d'occasion...
 1615 rue Notre-Dame
 MONTRÉAL



For information and free Handbook write to
 MUNN & CO., 361 BROADWAY, New York.
 Oldest bureau for securing patents in America.
 Every patent taken out by us is brought before
 the public by a notice given free of charge in the
Scientific American
 Largest circulation of any scientific paper in the
 world. Splendidly illustrated. No intelligent
 man should be without it. Weekly, \$2.00 a
 year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO.,
 PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinette et de Solfege

221—RUE CRAIG—221

POUR RELIER LES FASCICULES
 "NAPOLEON"

Nous avons fait faire une étampe toute spéciale; ceux
 qui ont l'intention de faire relier leurs fascicules feraient
 bien de venir voir un échantillon de notre reliure à nos
 bureaux, ou demander notre agent qui trait le leur
 montrer.

JOHN LOVELL & SON,
 26 Rue St. Nicolas.

"LE SUN"



Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président.

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.



T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1894 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscables. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME


O. Leger,



GÉRANT DU DÉPARTEMENT FRANÇAIS

POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTRÉAL

AVIS AU PUBLIC



Les abonnés du RÉVEIL sont priés de faire une propagande active en faveur du journal. Depuis l'augmentation du format, nous avons déjà reçu un grand nombre de nouveaux abonnés, et nous espérons que la hausse va continuer à se faire sentir.

Veillez nous adresser les noms de vos amis qui désireraient s'abonner.

Adressez vos lettres au directeur du RÉVEIL,

Boîte 2184, MONTREAL